

tout naturellement dans l'évolution de la poésie française et rejoint, comme l'a remarqué G. Picon, les tentatives prosodiques de Péguy, Claudel, Perse, Jouve et d'autres poètes français. D'autre part, l'œuvre lyrique de Senghor garde cette expression inimitable de la poésie africaine, les images, la sensibilité et le style bien différents de ce qu'on peut trouver dans la littérature de la France métropolitaine. Citons, à titre d'exemple, cette *Femme noire*, poème qui, parmi les pièces qui forment la petite anthologie comprise dans la deuxième partie du livre dont nous parlons, fait voir très bien la double source, française et africaine, de la poésie de Senghor.

Le livre avec l'essai sur la vie et l'œuvre du poète, avec le choix de ses poèmes et la bibliographie de ses œuvres, est un bon livre d'introduction à la poésie de Senghor. Il montre tous les éléments essentiels de l'art du poète avec une telle évidence qu'il invite en même temps le lecteur à poursuivre la lecture de l'œuvre poétique de Léopold Sédar Senghor.

Jaroslav Fryčer

Pierre de Boisdeffre, *Métamorphose de la littérature*. T. I: De Barrès à Malraux, t. II: De Proust à Sartre. (Paris, Éditions Alsatia, 1963, 544 et 476 p.)

Les deux volumes d'essais de psychologie littéraire qui ont valu à leur auteur le Grand Prix de la Critique en 1950, viennent de paraître dans une nouvelle édition entièrement refondue. Il suffirait peut-être de mentionner que ce livre est réédité pour la cinquième fois pour mettre en évidence qu'il s'agit sans doute d'une œuvre qui vaut d'être lue et méditée. D'autant plus encore qu'il s'agit d'une œuvre critique écrite sur un ton polémique et très subjectif. Ce caractère essentiel du livre est souligné même par les mots mis en tête du livre et tirés de Baudelaire, sur la critique qui „doit être partielle, passionnée...“. Et on sait très bien que les opinions prononcées dans une polémique ou dans une discussion vieillissent parfois trop vite.

Le livre de M. de Boisdeffre n'a rien perdu de son actualité. Bien des idées, bien des analyses restent encore aujourd'hui neuves et suggestives. Mais notre point de vue a évidemment changé pendant les treize années qui se sont écoulées dès sa première édition. Ajoutons que, entre autres, aujourd'hui plus encore qu'en 1950, certaines idées de l'auteur sur les problèmes économiques, politiques, sur les pays socialistes, etc., qu'on trouve çà et là dans son livre, nous paraissent, disons, très peu fondées. Le livre avait été écrit par un auteur ayant à peine dépassé l'âge de vingt ans. A savoir par un jeune critique appartenant à la génération qui, pendant la guerre et dans les premières années après l'armistice, cherchait de nouvelles perspectives, des réponses „aux grandes questions d'un monde déboussolé“. La première moitié de notre siècle a posé de nouvelles questions sur l'humanité, la place de l'homme dans le monde, bref sur ce qu'on appelle la condition humaine. À l'époque qui a bouleversé les valeurs morales, éthiques, l'auteur considérait comme „bien vains les livres qui ne nous apprennent rien sur la condition humaine“ (24). Ce point de départ choisi par M. de Boisdeffre pour l'analyse de certains aspects de la littérature contemporaine, a imposé à son livre un ton de polémique, de dialogue avec les œuvres des plus grands représentants de la littérature française contemporaine, celles de Barrès, Gide, Mauriac, Bernanos, Montherlant, Malraux, Proust, Valéry, Cocteau, Anouilh, Sartre et Camus.

Aujourd'hui, le livre représente, d'une part, un document précieux sur la situation intellectuelle et artistique d'une partie de la jeunesse française d'après 1945. De celle qui cherchait, comme le faisait l'auteur du livre, ses maîtres parmi les écrivains qui s'intéressaient de préférence aux problèmes de l'humanité et qui étaient plus ou moins chrétiens. On a constaté déjà à l'occasion de la première édition du livre que M. de Boisdeffre, surtout dans le premier volume, avait peint une galerie d'artistes chrétiens. C'est pourquoi l'auteur du livre tâche de découvrir avant tout les étapes de la pensée des écrivains étudiés et de leurs rapports avec le christianisme, leurs réponses aux problèmes de la condition humaine, en analysant, parfois assez sommairement, leurs œuvres principales, le plus souvent suivant l'ordre chronologique. Ajoutons que ces analyses concernent presque exclusivement le domaine des idées, les problèmes artistiques étant abordés très rarement.

D'autre part, le présent livre nous donne l'occasion de méditer une autre chose encore. À savoir si les conceptions philosophiques des auteurs analysés, les idées qu'ils se sont faites sur l'homme et sur son destin, peuvent encore aujourd'hui suffire comme point de départ pour ceux qui sont à la recherche des problèmes concernant la „condition humaine“. Ici, il n'est pas important si la réponse à cette dernière question soit oui ou non; cela dépendra de la position philosophique du lecteur. Ce qui reste hors de doute, c'est que le livre

de M. de Boisdeffre, grâce à l'érudition de l'auteur et à son talent d'essayiste polémique, invite aux méditations de cette sorte et qu'il est, même de ce point de vue, utile et suggestif.

Jaroslav Fryčer

José Antonio Portuondo, **Bosquejo histórico de las letras cubanas.** (Editorial Nacional de Cuba, La Habana 1962, 89 pág.)

De la pluma de José Antonio Portuondo, conocido ya por sus estudios *El pensamiento vivo de Maceo* (La Habana 1960) y *La historia y las generaciones* (Santiago de Cuba 1958), salió el presente *Bosquejo histórico de las letras cubanas*.

El autor, aplicando el método marxista, no solamente describe sino que también comenta y explica el proceso del desarrollo de las letras cubanas desde sus principios hasta la actualidad. Distribúyese la obra en diez capítulos según el criterio generacional expuesto ya por el autor en su *La historia y las generaciones* que se basa en el principio del *quehacer generacional* que constituye el problema principal y característico de cierta generación. Este problema, a su vez, se convierte en tema predilecto y constante de los escritores.

En el primer capítulo, llamado la Factoría, de acuerdo con el papel de Cuba respecto a la metrópoli, y que Portuondo pone entre los años 1510—1762, aparece la primera producción literaria cubana que se conserva, el poema *Especo de Paciencia* de *Silvestre Balboa* que data del 1608, y también la primera obra teatral cubana *El Príncipe Jardínero y Fingido Cloridano* (1733) cuyo autor es *Santiago de Pita*. Durante este largo período va formándose poco a poco la conciencia *criola* cobrando en fases posteriores el vigor que plasmará en realidad la nacionalidad cubana.

En la segunda época, la de la Tierra (1790—1819), el sentido cubano se va robusteciendo con el amor por las riquezas del suelo cubano sin alzar todavía la cubanidad al pedestal de la Patria. Representan este nuevo espíritu los ricos hacendados criollos que se agrupan en torno a la Sociedad Económica de Amigos del País.

La siguiente etapa presenta ya como tema generacional a la Patria (1820—1849). En el pensamiento cubano, representado por Luz y Caballero, del Monte, Saco, etc. se nota ya una radical diferencia del de la metrópoli que deja de inspirar la lealtad. Sin embargo, los patriotas no se pronuncian todavía por la revolución y por la independencia, temerosos de perder sus riquezas en una guerra que podría desenfrenar la violencia por parte de la superpoblación negra. Por eso, se repite tantas veces el tema de la esclavitud y de sus horrores en las obras contemporáneas buscándose remedios aplicables a este mal nacional.

Coincide temporalmente con dicha etapa la del Individuo cuyo tema constante es el negro y su lucha por la libertad y el hombre perseguido por la fatalidad y la injusticia social. La sociedad colonial y la solución de sus problemas es el *quehacer generacional* de los representantes de la siguiente etapa en el desarrollo de las letras cubanas (1850—1879). Esta etapa halla su expresión en el costumbrismo que pinta con realismo las escenas y costumbres de la Cuba colonial. Pero un grupo de poetas queda al margen de este movimiento extremando la idílica nota romántica, como por ejemplo los llamados *siboneístas* que caían en un idealismo sin fundamentos históricos.

El período entre los años 1880—1909, denominado por el autor *Los primeros principios*, se caracteriza por el interés por los fundamentos de los fenómenos políticos y sociales debido a la agitada situación política (Guerra de los Diez Años, Segunda Guerra de Independencia). El personaje que encarna y en que se concentran las tendencias de aquellos tiempos — la pasión romántica y el profundo sentido realista, positivista — es el Apóstol de la libertad cubana José Martí con quien se inicia también el movimiento modernista en la poesía cubana.

Con la siguiente fase, la de la Política (1910—1939) entramos ya de lleno en los tiempos modernos. El tema de los literatos de esta generación es la política, o sea el deber de gobernar al pueblo cubano. Esta preocupación por los problemas contemporáneos se acentúa desde los años veinte cuando se establece la dictadura del general Gerardo Machado. Julio Antonio Mella, Rubén Martínez Villena, Juan Marinello son los líderes del llamado grupo minorista cuyas revistas *Social* y *Cuba Contemporánea* se hacen eco de un fuerte sentimiento anti-imperialista y de solidaridad con los pueblos latinoamericanos. Sin embargo, a pesar de la sinceridad de los jóvenes intelectuales, su lucha no puede lograr ningunos resultados positivos porque „los escritores creyeron hallar la solución de los problemas del país mediante el esfuerzo minoritario de las porciones cultas, con ignorancia absoluta de las grandes mayorías nacionales. La lucha enconada contra los procedimientos, cada vez más cruentos, de la dictadura de Machado habían de llevar a la más joven promoción de escritores de la Primera Generación Republicana al convencimiento de la impotencia de los intelectuales